

J'AI SOUDAIN VU LES FLAMMES au-dessus de la dune que je longuais depuis un moment. Elles s'étiraient sur le ciel sombre, ne laissant rien apercevoir de ce qu'elles dévoreraient avec une ardeur sauvage. J'ignorais où je me trouvais exactement, depuis plus d'une heure je roulais au hasard. J'étais sans doute près de l'une de ces plages où je n'étais pas encore allée, trop éloignées de mes itinéraires routiniers dans cet endroit provisoire. Depuis que j'avais quitté Paris, je n'étais plus chez moi, nulle part. De toute façon, je ne voulais plus être chez moi.

Je suis restée plusieurs minutes immobile devant l'étrange spectacle. Des étincelles jaillissaient de la fournaise et s'évanouissaient tout aussitôt dans leur envol. Une lumière sanguine inondait peu à peu le ciel, c'était magnifique. J'ai tout de même ouvert ma portière, l'air surchauffé m'a sauté au visage. J'ignore pourquoi je n'ai pas poursuivi mes errances, pourquoi je ne suis pas allée

chercher du secours. J'ai traversé la route et commencé à gravir la dune en m'écartant du brasier dont le ronflement couvrait la rumeur de l'océan. Mon pas s'enfonçait dans le sable brûlant. Plus j'avancais, plus les rugissements du feu s'intensifiaient. Parvenue au sommet de la dune, j'ai aperçu la plage, rouge et tremblante sous la chaleur. Puis j'ai vu le toit s'écrouler sous mes yeux, un effondrement lent d'une grande beauté. Je me suis mise à courir pour rejoindre ma voiture, mais une voix d'homme a crié, Tout va bien ! J'ai tourné la tête, il était assis sur le sable, paisible. J'ai pensé qu'il avait peut-être échappé au pire, et voulait me rassurer tout en se remettant lui-même de ses émotions. Mais il s'est levé, s'est approché et m'a dit sur un ton de confiance, Ce n'est rien, c'est ma petite guerre, c'est fini, j'en suis venu à bout, venez vous asseoir.

Je n'ai pas tenté de m'échapper, je n'avais pas peur de cet homme malgré ses propos énigmatiques. Je crois que c'est la petite guerre qui a d'emblée créé une sorte d'intimité entre nous, quelque chose de cet ordre, quelque chose qui ressemblait à mes divagations nocturnes dont moi je n'arrivais pas à bout. Elles me poussaient dehors chaque nuit, me faisaient tourner en rond dans les parages et rentrer au lever du jour, fourbue. Cela durait depuis déjà près de deux semaines, je changeais d'hôtel souvent

et venais enfin de décider mon retour à Paris, dès le lendemain.

Je n'ai pas résisté à sa demande, nous nous sommes assis côte à côte non loin des vagues qui apportaient un peu de fraîcheur. Pourquoi n'essayais-je pas de m'enfuir, mais d'un autre côté était-ce possible s'il avait décidé de m'en empêcher ? L'aurait-il décidé ? Il ne m'inspirait aucune crainte, me parlait sans arrêt de cet instant enfin atteint, la disparition de la maison qui semblait avoir tenu un rôle particulier dans sa vie et contre laquelle, sans doute depuis longtemps, il avait mené sa petite guerre. Son discours parfois incohérent exerçait sur moi un effet d'hypnose dans lequel je m'étais peu à peu installée et très vite je n'ai plus été tout à fait présente, j'étais là et ailleurs, comme lorsqu'un choc vous met dans une absence artificielle, une parenthèse. Je pensais que nous étions, lui et moi, comme deux rescapés d'une catastrophe, deux naufragés qui tentaient l'un et l'autre de se réveiller d'un cauchemar. Tout dérivait autour de nous, je perdais pied, je ne savais plus très bien quel avait été l'enchaînement qui m'avait propulsée sur cette plage, du moins je n'en étais plus très sûre, je me demandais même si d'une façon ou d'une autre je n'étais pas un peu responsable, moi aussi. Aurais-je pu quitter la route, prise de somnolence,

percuter la maison et provoquer l'incendie ? S'il m'avait fallu rendre des comptes précis concernant ma présence dans cet endroit, à cette heure, avec cet inconnu, j'aurais été capable de signer n'importe quelle déclaration, d'admettre n'importe quelle version des faits, de prendre tout sur moi, peut-être. Je me souviens de cet état entre veille et sommeil, de cette sensation si douce d'être détachée du réel. J'entendais sa litanie quasi ininterrompue, sans prêter attention au sens des mots. J'en retenais tout de même quelques-uns qui flottaient entre nous et revenaient sans cesse, comme un leitmotiv : dimanche... l'été... la jeune noyée. Je ne comprenais pas le lien qu'il pouvait y avoir entre cette noyade dominicale à laquelle il faisait allusion et l'incendie. De toute évidence il y en avait un, j'allais bientôt le connaître et découvrir que ce n'était pas le seul, car cette maison dont il n'était pas propriétaire et que par ailleurs, je l'ai su plus tard, il n'avait jamais habitée, semblait être le théâtre unique de tragédies intimes qui seraient bientôt réduites en cendres.

Le feu ne perdait rien de sa violence, il rampait sur la dune empourprée devenue volcan crachant sa lave. Quelques braises roulaient sur la plage et mouraient lentement à nos pieds. La beauté de cette scène me paralysait et, de temps à autre, rendait l'homme silencieux. J'entendais

alors l'océan nous rejoindre peu à peu. Bientôt il nous enfermerait entre les vagues et le brasier.

Voulez-vous que je vous emmène quelque part ? ai-je demandé.

Il fixait les flammes qui soudain s'emballaient, accompagnées de craquements et de petites explosions. Des cloisons et des escaliers se disloquaient en gémissant. Il m'a répondu qu'il devait rester là, et qu'il aimerait me garder à ses côtés.

J'ai alors pensé à Bernier, je nous revoyais dans le café de la rue Custine où j'étais venue lui annoncer mon départ et notre rupture consécutive. J'attendais une phrase comme celle que venait de prononcer cet homme qui ne m'était rien. Bernier et moi avions tout de même partagé de beaux moments, de mémorables cafés croissants au-dessus des toits de Paris, dans cette chambre qu'il louait au Petit Savoyard. À ma grande déception, il s'était levé et avait quitté le café sans un mot. Les rôles sont parfois mal distribués, c'est sans doute ce qui provoque bien des malentendus. Je l'avais vu s'éloigner derrière la vitre, puis se dissoudre dans la nuit. J'étais alors dans cette incertitude de la séparation où se mêlent le vif désir de mettre fin au désamour, à l'ennui, et le regret des tourments que l'un et l'autre procurent.